

La Chanson illustrée :
paraissant tous les dimanches
/ directeur : F. Polo ; rédacteur
en chef Alex. Flan

. La Chanson illustrée : paraissant tous les dimanches / directeur : F. Polo ; rédacteur en chef Alex. Flan. 1869-05-02.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

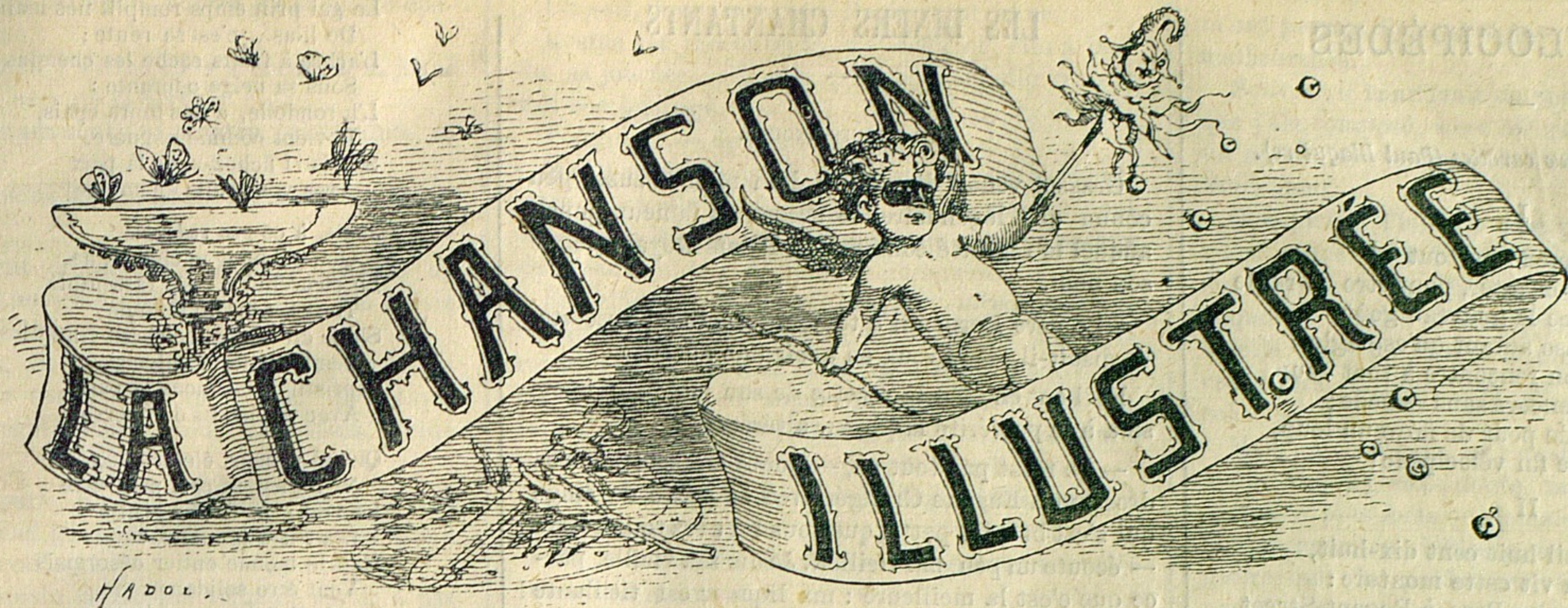
6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

ABONNEMENTS

PARIS

5 fr.



ABONNEMENTS

DÉPARTEMENTS

6 fr.

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES

Directeur :

F. POLO

Bureaux : 16, rue du Croissant

Rédacteur en Chef : ALEXANDRE FLAN

Administrateur :

CH. GROU

LES VÉLOCIPÈDES



(Voir la chanson au verso.)

*Le gérant
Ch. grou*

LES VÉLOCIPÈDES

Am De la Vénus aux carottes (Paul Blaquière).

I

Un véhicule à la mode partout
Et qu'il nous faut chanter, pour être en règle
Avec la mode, avec le nouveau goût,
D'une façon joyeuse autant qu'espiègle :
C'est ce dada qu'on rencontre à tout coup,
C'est cette fièvre encore sans remède ;
Or ça, chantons, de peur de faire un loup,
Le fin vélo (bis), le fin vélocipède !

II

Déjà, dit-on, en mil huit cent dix-huit,
En plein Paris, on vit cette monture :
Et même à Londres, au Parc, à Regent-Street,
On signala sa triste architecture.
Mais nos parents, moins toqués que leurs fils,
Ont dû trouver cette invention laide,
Car sans pitié l'on s'est moqué jadis
Du beau vélo (bis), du beau vélocipède !

III

Or, aujourd'hui, son règne est arrivé :
Au Luxembourg, comme au bois de Boulogne
Collégien, artisan ou crevé,
Sur un bicycle à cheval, sans vergogne,
Vifs comme un trait, vont dévorant le sol
Et la cocotte à la toquade cède...
Voyez plutôt celle qu'a mise Hadol
Sur un vélo (bis), sur un vélocipède !

IV

Songez combien la langue va souffrir !
On ne dit plus : bon cheval de trompette.
Être à cheval sur la vertu, courir
Comme un cheval, vieux dictons qu'on rejette ;
Vélocipède a détrôné ce mot
Dans le langage ordinaire... Elle est raide !
Et vous lirez sur chaque hôtel, bientôt :
On loge à pied (bis), comme à vélocipède !

V

Comment classer ce nouvel animal ?
Est-ce une bête ou bien une machine ?
Il tient du sphynx autant que du cheval,
A le dompter le patient s'échine.
Nous faudra-t-il, pour savoir ce que c'est,
Ressusciter monsieur V. Lacépède ?
Naturaliste illustre, il classerait
L'affreux vélo (bis), l'affreux vélocipède !

VI

Mais le vélo fait florès, à ce point
Que des facteurs la race se récrie,
La poste en veut !... Et ne parle-t-on point
D'en remonter notre cavalerie ?
On dit encore, et l'incident est neuf,
Que Henri IV en raffole et qu'il plaide
Pour remplacer son cheval du Pont-Neuf
Par un vélo (bis), par un vélocipède !

VII

Le progrès vole, et déjà le vélo,
Au lac d'Enghien, monstre marin, piaffe ;
Sous sa pédale on l'a vu lever l'eau...
Changeant d'allure, il se dit *podoscaphé*.
Encor plus fort ! son terrestre pendant
Du monocycle a, nouvel Archimède,
Trouvé le truc... Mais quel nom plus fendant
Vaut le vélo (bis), vaut le vélocipède !

VIII

Le monocycle, après tout, qu'est-ce donc ?
De la fortune on invente la roue ;
La fable seule avait rêvé ce don,
Et désormais on l'achète, on le loue.
Soyons ravis ! Laissons coupés et cabs,
Et que Plutus enfin nous vienne en aide !
Courons chercher les trésors des nababs
Sur un mono (bis) sur un monocipède !...

ALEXANDRE FLAN.

LES DINERS CHANTANTS

LES GNOUFS-GNOUFS.

Grassot venait d'acquérir d'un moine, aussi peu connu que légendaire, le secret du fameux punch auquel le regretté comique du Palais-Royal a légué son nom.

« Le père Dormeuil a toujours une bonne recette, — disait-il, — je veux en avoir une aussi. »

Et il eut en effet la recette de son punch, qui passera à la postérité la plus... altérée.

— Ce n'est pas tout ça, — ajouta Grassot, en s'adressant à Eugène Grangé, avec ce geste de singe qui s'est brûlé la patte, que vous lui avez tous connu — écoute un peu, ma vieille... Je dis ma vieille, parce que c'est la meilleure : ma liqueur est titillante et balsamique à la fois, réconfortante et hygiénico-sympathique... une chartreuse qui a jeté le broc aux orties, quoi !... un vrai velours capitonné, gnouf ! gnouf ! passe-moi le carafon.

— Eh bien ? interrogea Grangé.

— Eh bien ! contre toutes les règles des distillateurs, disent-ils... Il faut la faire mousser.

— Comment ça ?

— C'est simple comme les herbes de ce nom, il faut confectionner dar-dar un joli petit à-propos sur le punch à papa ; là au café de la pissotte.

— Un à propos !

— Sur le pouce et ce sera un triomphe chocnosof, j'en réponds ! foi de Grassot, qui n'est ni l'un ni l'autre.

— Soit ! voici venir Delacour, je vais lui en parler.

Trois heures après, la pièce était écrite ! C'est de l'histoire.

Le 2 octobre 1858, elle était représentée pour la première fois.

Trois heures de travail, trois mois de succès !

— C'est égal — disait Grassot, à quelque temps de là. — Vous auriez dû consacrer douze heures à votre *punchade* ; non, à votre *pochade*, mes trognons.

— Pourquoi ?

— Trois mois pour trois heures, douze mois pour douze heures ; votre succès eût duré un an de suite.

Il est bon d'ajouter que Mlle Schneider était adorable dans le rôle de Verdurette, la Grisette bordelaise, et qu'elle chantait et dansait à ravir la ronde des *Gnouf-gnouf*.

Dam ! ce n'était pas encore *La Diva*.

Le succès du *Punch Grassot* amena la fondation du dîner des *Gnoufs-Gnoufs* dont l'idée première appartient à Grassot, Hyacinthe, Pères et Coupard.

Le 3 de chaque mois, on se réunit chez Brébant.

Ce festin ressemble un peu à celui de *La Timbale* (voir le premier numéro de *La Chanson illustrée*), mais, composé d'éléments plus divers, il est moins collet-monté et beaucoup plus sans façons.

Le président a le droit d'amener deux invités ; et, en insistant un tantinet, un artiste peut présenter un ami : pourvu qu'il ait fait ses preuves d'esprit dans un genre quelconque.

Feu Coupard y disait souvent des chansons fort réussies, mais quelque peu badines.

Clairville, Grangé, Cogniard, Lefranc, Labiche, Adolphe Choler — la fleur du panier des vaudevillistes — ont enrichi de ravissants couplets *Le Livre d'or*, un curieux recueil des chansons qui ont le plus charmé ou fait rire cette agape fraternelle.

Lambert-Thiboust fut aussi un des coupletiers et des convives les plus gais de cette joyeuse réunion.

Pauvre Lambert ! que de fois il improvisait, entre deux éclats de rire, une de ces rondes insensées qu'il intercalait ensuite dans ses ouvrages.

Alexandre Flan a compté parmi les invités et a eu un vrai succès avec une spirituelle chanson : *Les bruits de guerre*, qui se chante sur l'air du pas redoublé. — En voici trois couplets, au hasard de la chansonnette.

Le gai printemps remplit nos mains
De lilas... c'est sa rente ;
L'arbre à fruits cache les chemins
Sous sa neige odorante :
L'hirondelle, à nos murs épais,
Revient comme naguère.
Sapristi ! fichez-nous la paix
Avec vos bruits de guerre !

Jadis, à ce pas redoublé
Que gaiment je chantonne,
Le chauvinisme eût rassemblé
Tous les fils de Bellone ;
Signe du temps, ce chant français
Semble fade et vulgaire.
Sapristi ! fichez-nous la paix
Avec vos bruits de guerre !

Quand vapeur, électricité,
Ne régnaient pas, peut-être
Le vrai sens de fraternité
Était-il à connaître ?
Mais le monde entier désormais
Veut être solidaire.
Sapristi ! fichez-nous la paix
Avec vos bruits de guerre !

Malgré l'amitié de Grassot pour Coupard, il n'était pas de banquet où ce dernier ne fût victime de quelque farce de son camarade.

— Gnouf ! gnouf ! Dis-moi, mon petit père Coupard, combien ça coûte-t-il pour t'appeler imbécile ? hein ?

— Est-ce au régisseur ou à l'ami que tu parles ?

— Au régisseur, mon trognon.

— Cinq francs.

— Hum ! c'est trop cher pour ma bourse, alors je ne t'appelle pas imbécile.

Grassot en goguette entonnait volontiers son fameux hymne du *Garde national*.

Et c'était avec conviction, car lui-même avait servi dans la milice citoyenne ; témoin sa réponse, un jour qu'il défilait sur la place Vendôme, et que son colonel criait :

— Bataillon, en masse ! serrez la colonne !

— La colonne Vendôme ! où diable veut-il que nous la mettions ?

C'est sans doute de cette époque que date le di thyrambe, que je suis heureux et fier de reproduire

Vive à jamais le garde national,
L'arc-en-ciel de la liberté !...
S'il n'a fait pas d'bien, il n'a fait pas d'mal,
Voilà pourquoi qu'il a mon amitié.
S'il s'agit d'aller en *malerouille*,
Ah ! dam !... alors... Eh bien ! i s'mouille...

Et là-dessus, quels éclats de joie ! quelles gorges-chaudes ! quel délire !

Hyacinthe seul — l'homme au chapeau de charbonnier-conspirateur, — parvenait à rétablir le silence...

Il se mouchait !

Tout le monde croyait à la trompette du jugement dernier !...

Le calme est revenu, on entendrait voler un mouchoir ; c'est le moment de placer un sixain, ciselé par un rimeur du cru :

Hyacinthe, un beau jour, rencontre un monsieur louche,
Dont le pil' gigantesque était l'égal du sien.

Hyacinthe aussitôt le mouche ;

Le monsieur se récrie, et l'injure à la bouche,

Dit : Je ne veux pas qu'à mon nez l'on touche.

— « Pardon, je l'ai pris pour le mien. »

Ceci dit fermons le robinet de la poésie et revenons à nos... *Gnoufs-Gnoufs*.

La fin au prochain numéro.)

AMÉDÉE DE JAILLAIS.

CHANSONS EN PROSE.

LES HORLOGES VIVANTES.

Rosine est couturière ; elle a seize ans, — l'âge des amours, — mais elle n'a pas d'amours, ou plutôt elle croit n'en avoir qu'un : celui du travail.

Sa mansarde est posée au bord d'un toit comme un nid d'hirondelles, et sa fenêtre s'ouvre au milieu d'une guirlande de fleurs grimpantes.

Rosine n'a pas son portrait, mais elle en a le cadre, — sa croisée, — et lorsque son visage frais et mignon y apparaît, les clochettes et les brin-

filles du cadre pâlisent auprès de la figure épanouie de Rosine.

Il manque bien d'autres choses encore à la jeune couturière, — excepté la vertu.

Elle n'a, notamment, ni montre, ni pendule, ni réveil-matin.

Pourtant Rosine sait toujours l'heure. Comment? — Le voici;

Le jour vient de paraître, Rosine s'éveille au bruit que font les gros souliers ferrés de son voisin le maçon, et se lève.

Cinq heures, dit-elle. — En effet, Jacques le Limousin, tiré de son lourd sommeil par un antique coucou, part régulièrement tous les matins, à cinq heures.

Le maçon parti, Rosine — après avoir fait sa prière — reprend gaiement son ouvrage et se met à chanter en travaillant.

Un second voisin de Rosine vient de sortir à pas comptés.

Cet autre voisin — cette seconde horloge vivante — est d'une exactitude de chronomètre; jamais une minute d'avance, jamais une minute de retard.

Le soleil oublierait plutôt de faire partir le canon du Palais-Royal que le voisin numéro deux de Rosine de sortir de chez lui, à neuf heures sur le clou, selon l'expression de notre jeune ouvrière, pour se rendre à son bureau.

Le second voisin de Rosine est employé, mais un employé du vieux temps, ne connaissant ni le chemin des écoliers, ni l'école buissonnière, usant des manches de percale verte, s'asseyant sur un rond de toile cirée garni de crin et n'écrivant qu'avec des plumes d'oie.

Le départ de l'employé-type sonne pour Rosine l'heure du premier déjeuner: Un morceau de pain sec; après quoi Rosine travaille deux heures encore sans reprendre haleine, la chanson aux lèvres et l'aiguille aux doigts.

Onze heures arrivent, c'est-à-dire qu'une voisine — autre horloge vivante — ouvre sa porte et s'éloigne en écorchant un refrain de vaudeville.

La voisine est une actrice des *Folies* pas le moins du monde *dramatiques* qui, tous les jours, se rend exactement à la répétition, sous peine d'amende; tous les jours jusqu'à celui où un monsieur doré sur tranche permettra à la voisine de notre jeune couturière de vivre de ses rentes. — Ses veut dire les rentes du monsieur.

A une heure, Rosine fait son second déjeuner, le repas confortable: une tasse de café au lait.

Cette heure nutritive lui est ponctuellement indiquée par le départ pour la Bourse d'un quatrième voisin, un courtier-marron.

A trois heures, retour du boursicotier; à cinq heures, retour de l'employé — deux autres indications d'heure pour Rosine.

Le retour de l'employé est pour elle le moment du dîner. Elle descend chez la fruitière acheter deux sous de bouillon chaud, un œuf qu'elle fait cuire à la coque dans le bouillon, un sou de fromage et deux sous de pain; total de la carte: quarante centimes.

Et encore Rosine a-t-elle l'intention de devenir économe.

Le maçon rentre à sept heures et vient faire sa petite visite à sa voisine.

Jacques le limousin n'est pas un ouvrier ordinaire; c'est un honnête et digne garçon, fils de bons fermiers, qu'une succession... de mauvaises récoltes a ruinés, et qui, pour venir en aide à ses parents, est parti bravement pour Paris d'où il envoie chaque mois une partie du fruit de son labeur à sa famille.

Aussi Dieu a-t-il béni le travail du fils courageux. Jacques est maître compagnon et gagne des journées d'architecte.

Rosine a appris à lire à son voisin, et, en revanche, le voisin fait tous les soirs la lecture à la voisine, pendant la veillée.

La rentrée de l'actrice annonce aux jeunes gens qu'il est minuit; on se sépare en se promettant de se revoir le lendemain, et l'on s'endort, chacun de son côté, bercé par l'espérance.

Un soir, Jacques trouve Rosine tout émue.

Rosine est mécontente d'elle-même, elle a perdu sa journée, elle n'a pas déjeuné, elle n'a pas fini son ouvrage.

Pourquoi? — demande le maçon.

Mes horloges sont *dérangées* — répond la couturière — et elle dit à Jacques ce que nous venons de dire au lecteur, relativement au système horaire de Rosine.

En effet — répliqua Jacques — vos *horloges vivantes* sont *détraquées*: L'employé est mis à la retraite et ne se lève plus qu'à midi, l'actrice a été enlevée par un boyard plus ou moins authentique, et le faiseur d'affaires de Bourse est parti pour la Belgique avec l'argent de ses clients.

Seulement cette dernière horloge a été *arrêtée* à moitié chemin.

Ah! — soupira Rosine — comment saurai-je l'heure maintenant.

C'est bien simple — dit Jacques — marions-nous, n'ayons plus qu'une chambre pour nous deux, vous saurez l'heure à mon coucou.

Rosine et Jacques se marient la semaine prochaine à l'Eglise des Petis-Pères.

Ceux des abonnés de la *Chanson illustrée* qui n'auraient pas reçu de lettre de part, sont priés de considérer le présent avis comme une invitation.

Malgré cela, Rosine regrette son système d'horloges; aussi Jacques cherche-t-il un moyen de le remplacer.

Il croit l'avoir trouvé dans la petite famille à venir, que lui donnera sa femme:

Les petits enfants dont il faut régler plaisirs, les devoirs et l'estomac...

Autant d'horloges vivantes

ALEXANDRE

LA CHANSON DE LA MÈRE-GRAND

(Suite).

— Qui t'a appris cette chanson?... qui te l'a appris?... interroge le vieillard

— C'est ma mère-grand, monsieur, répond Pierre, tremblant comme de plus belle.

— Ta mère-grand ne s'appelait-elle pas Ursule? La petite Ursule?

— La mère Ursule, c'est ainsi qu'on la nommait

— Où est-elle maintenant? donne-moi son adresse.

— Elle est avec le bon Dieu, monsieur; elle est morte! dit Pierre, essuyant une larme à la dérobée.

— Si jeune! fait le vieillard, qui reprend aussitôt: Suis-je fou? J'oublie que cinquante et quelques années ont passé sur nos têtes depuis ce temps... Attends donc, ajoute-t-il, en saisissant la vielle de Pierre, il me semble que je reconnais...

Il retourne vivement l'instrument, cherche le nom du luthier et l'ayant trouvé:

— C'est cela même... *Rimbert, luthier à Clermont!* Cette vielle est bien un de celles que j'ai données à la petite Ursule!

— Ah! dit Pierre aussitôt: Est-ce que vous seriez le jeune homme malade de la poitrine, qui habitait le château?

— Moi-même... Puis, se reprenant avec un sourire: c'est-à-dire, je ne suis plus le jeune homme, mais je l'étais alors.

— Aussi c'est vous qui avez donné à ma grand' mère cette chanson que je viens de chanter?

— Et que j'ai eu tant de plaisir à entendre, que les larmes m'en sont venues aux yeux... Mon Dieu! mon Dieu! continue-t-il, comme se parlant à lui-même. Il y a longtemps que je n'ai été aussi heureux qu'aujourd'hui. Cette chanson est la seule chose que j'aie faite de ma vie... Et pourtant je rêvais alors que je deviendrais un grand compositeur: J'espérais la gloire et je n'ai eu que la fortune.

Des circonstances m'ont forcé de reprendre la suite des affaires de mon père, et bientôt les chiffrés m'ont fait oublier la musique, ou plutôt ne

m'ont permis d'y songer que comme à une passion malheureuse.

Souvent il m'arrivait de penser à cet air, le seul que j'aie composé; à cet air qui peut-être m'eût fait un nom... car je viens de l'entendre et de le juger froidement.

Quelquefois l'idée de faire graver cette romance m'est venue, mais je me suis rappelé que je l'avais donnée à la petite fille qui m'apportait ce bon lait auquel je dus la santé, que je lui avais promis qu'elle seule en aurait la propriété, et j'ai étouffé ces désirs de publicité, car j'avais donné ma parole.

Mais aujourd'hui... oh! c'est un caprice, une fantaisie ridicule sans doute, mais ces désirs me reviennent plus forts que jamais... Ce sera une satisfaction pour ma vieillesse, une consolation pour la gloire que j'ai perdue peut-être en ne me laissant pas aller à mon goût pour la composition, de voir cette romance gravée!

Pierre écoute sans comprendre; le vieillard reprend, s'adressant tout à coup à lui:

— Ta grand'mère t'a donné cette chanson, sans doute?

— Ainsi que cette vielle, et elle a donné l'autre à mon frère Jean; c'est notre seul héritage.

— Eh bien! veux-tu me la vendre?... veux-tu me promettre de ne plus chanter cette romance, avant que tu ne l'entendes chanter par d'autres?

— Mais, monsieur, je ne peux pas; je ne suis pas seul, et mon frère Jean?

— Ne t'inquiète pas de ton frère Jean, il n'est pas à Paris, n'est-ce pas? c'est tout ce que je demande... qu'il chante cette chanson en province. s'il veut, pourvu que je l'imprime ici... — Ce que je t'achète, c'est la promesse que j'avais donnée à ta mère-grand.

— Viens donc, suis-moi... et tu verras que chanson de ta grand'mère était un héritage comme un autre.

(A suivre.)

EUGÈNE NYON.

CHANSONS D'AUTREFOIS

LA VIGNE A CLAUDINE

Air de Dufresny, n° 116. (*Clé du Caveau.*)

Dans la vigne à Claudine
Les vendangeurs y vont;
On voit bien à la mine
Ceux qui vendangeront.

La femme est une vigne,
Prenons garde au voisin;
Et, sur toute la ligne
Cueillons notre raisin.

Aux vignes de Cythère
Parmi les raisins doux,
Est mainte grappe amère;
N'en cueillez pas pour vous.

Aux vendangeurs qui brillent,
On y donne le pas;
Les autres y grapillent,
Mais n'y vendangent pas.

Fillette qui frétille
Dit à son vendangeur:
Grapille, ami grapille
La vigne de mon cœur.

Ce choix, pour une fille,
Est un grand embarras;
Le plus sage grapille
Et ne vendange pas.

DUFRESNY.

L'Amour et le Vin.

AIR: *Folâtrons* (n° 1213, *Clé du Caveau.*)

Folâtrons, rions sans cesse;
Que le vin et la tendresse
Remplissent tous nos moments!
De myrte parons nos têtes
Et ne composons nos fêtes
Que de buveurs et d'amants.

Quand je bois, l'âme ravie,
Je ne porte point d'envie
Aux trésors du plus grand roi :
Souvent, j'ai vu sous la treille
Que Thémire et ma bouteille
Étaient encor trop pour moi.

S'il faut qu'à la sombre rive,
Tôt ou tard, chacun arrive,
Vivons exempts de chagrin;
Et que la Parque inhumaine
Au tombeau ne nous entraîne
Qu'ivres d'amour et de vin.

LAUJON.

CHANSONS D'AUJOURD'HUI.

DANS MA CAVE.

AIR : *Soldat français, né d'obscurs laboureurs.*

D'un vieux tonneau pour tirer la liqueur,
Forêt en main, libre de toute entrave,
Je viens chercher un instant de bonheur
En m'installant seul au fond de ma cave.
Là, du passé je trouve un souvenir
Qui dans mon cœur depuis vingt ans sommeille;
Loin des soucis que donne l'avenir,
Par les pensées je me sens rajeunir,
Quand je mets mon vin en bouteille (bis).

En évoquant, sur les tas amoindris,
Tout ce que Dieu fit pour moi de largesse,
Je peux compter par leurs nobles débris,
Mes jours d'oubli, de plaisir et d'ivresse.
Avec orgueil j'aime à mirer mes yeux
Dans les reflets de la couleur vermeille,
Qui se confond avec leurs flancs poudreux;
Sûr d'y puiser des élans généreux,
Quand je mets mon vin en bouteille (bis).

Sur ce rayon, qui semble l'isoler,
Je reconnais ce fils de la Champagne;
Avec son règne il fallut immoler
Les rêves d'or, les châteaux en Espagne.
Si la raison m'arrache à ses appas,
En contemplant ce héros de la veille,
Je me reporte à mes premiers ébats,
Aux folles nuits, aux splendides repas,
Quand je mets mon vin en bouteille. (bis.)

Ce bourguignon égaya l-s adieux
D'un ami cher, qui, fort de sa jeunesse
Bien loin de nous partit sous d'autres cieux,
Pour y chercher la gloire et la richesse,
D'un vol plus sûr, tout fier de son butin
Il s'élançait, aventureuse abeille,
Lorsque la mort le surprit en chemin...
Je sens encore l'étreinte de sa main,
Quand je mets mon vin en bouteille. (bis.)

Tout près de là, parmi les vétérans,
Ce giron d'âge à demi-centenaire,
Saint héritage, a vu fondre ses rangs,
Pour célébrer plus d'un anniversaire!
Et si du cep qui l'avait enfanté
Déjà le temps a dû flétrir la treille,
En admirant ce nectar respecté,
Du créateur je bénis la bonté,
Quand je mets mon vin en bouteille. (bis.)

Naïve alors..., enfant du même toit,
Lise venait loin des yeux de sa mère.
Pour échanger, dans ce passage étroit,
Un doux serment, serment trop éphémère...
Lise m'a fui, mais je veux l'excuser :
N'entends-je pas bruire à mon oreille,
Avec son pas qui n'osait s'accuser,
Comme un écho de son premier baiser,
Quand je mets mon vin en bouteille? (bis.)

Mais tout finit... à mon fût épuisé
J'ai vu perler une dernière goutte;
Par son bouquet, l'esprit électrisé,
De mon logis je cherche un peu la route :
Sous le pouvoir de ce magique entraînement,
De sa torpeur ma muse se réveille,
Et, sans efforts, je suis presque certain
De rencontrer quelque joyeux refrain.
Quand je mets mon vin en bouteille. (bis.)

STÉPHEN DUPLAN.

POINTES DE COUPLETS

FABLES ET ANECDOTES RIMÉES

SUR MOI-MÊME

Au renouveau le bonhomme Janin,
Voulant visiter ses arbustes,
Se fit porter dans son jardin
Par quatre jardiniers robustes.
« Oh! — leur dit-il, pour les encourager —
« Mes hommes forts, vous voilà tout en nage
« D'avoir porté vingt pas le plus léger
« Des beaux esprits du voisinage. »

JULES JANIN.

SINGULIER COMPLIMENT.

— Cher ami, permettez qu'ici je vous présente
L'ainé de mes enfants. — Je vous en complimente :
Il est joli garçon, élégant, fort bien pris.
Je n'aurais jamais cru que ce fût votre fils.

UN MOT DE DUMAS.

A Dumas, dont on sait la générosité,
On demandait, un soir, en petit comité,
De donner vingt-cinq francs afin de pouvoir faire
Enterrer un huissier tombé dans la misère :
« Avec plaisir — répond le romancier joyeux —
« Voici cinquante francs... pour en enterrer deux. »

POINCLOND.

UN AVEUGLE.

Je rencontrais souvent une petite fille
Conduisant un aveugle, et, la trouvant gentille,
Je lui faisais l'aumône. — Un jour
Je vis, place de la Concorde,
La jeune enfant qui sautait à la corde
Et qui, m'apercevant, vint me dire bonjour.
Je lui donnai dix sous, avec une embrassade,
Et j'ajoutai : L'aveugle est donc malade?
— Non, — répondit l'enfant sans hésitation —
« Il est allé voir l'exposition. »

BOUCHIER.

CALINOTADE

Paz vante l'hercule antique
Et dit : Grâce à mes efforts,
Mes contemporains sont forts,
La race n'est plus étique ;
Nos aïeux laissant, quels torts !
Périr la force physique,
Négligeaient la gymnastique...
Sur quoi Calino réplique :
— C'est pour ça qu'ils sont tous morts.

L'ESPRIT D'UN BOSSU

Certain bossu fort peu riche,
Repoussé par une biche,
Se parlait : Voyons, godiche,
Avant d'aller à Paphos,
Que n'as-tu fait un tour à l'île de Lesbos ?

UN HUISSIER SAISI.

Un huissier, en saisie un jour dans un vrai bouge,
Ne trouva qu'un pantalon rouge.
Faites, — dit-il à ses clercs
Lesquels, dans cette occurrence,
Avaient l'esprit à l'envers —
Un procès-verbal de *garance*.

LE MONITEUR DES THÉÂTRES.

Amis des lectures folâtres,
Des gais loisirs,
Lisez, pour charmer vos désirs :
Le Moniteur des Théâtres
Et des Plaisirs.

UNE PLANTE RARE.

Un amateur d'horticulture,
Dans son jardin passait son temps
A faire voir à tous venants
La merveille de la nature :
Elle fleurit tous les cent ans!
— Soit! dit quelqu'un, mais je possède
Une plante à Montretout,
Plus curieuse encore, à qui la vôtre cède :
Elle ne fleurit pas du tout.

RÉALISME.

La nuit s'appêtait à baisser la toile
Au firmament bleu ;
Le bourgeois avait sucé l'os à moelle
De son pot au feu ;
Et sur l'horizon s'allumait l'étoile...
Bec de gaz de Dieu.

MOT D'ENFANT TERRIBLE.

Boquillon prenait des airs triomphants
Près des Simonnes :
« Les soldats, c'est donc comme les enfants?
Ils ont des bonnes. »

JUSTIN LANGLOIS.

Le Gérant : CHARLES GROU.

Imprimerie Vallée, rue du Croissant, 16.

2 FR. 40 PAR AN

BUREAUX

7, place de la Bourse, 7,
PARIS

L'ÉPARGNE

52 N^{os} PAR AN

BUREAUX

7, place de la Bourse, 7,
PARIS

Le plus complet des journaux financiers, le guide indispensable des actionnaires et des obligataires, publie chaque dimanche une revue de la Bourse, le cours de toutes les valeurs françaises et étrangères et du change, la liste officielle de tous les tirages, les recettes des chemins de fer, les dividendes et intérêts à recevoir, les appels de fonds, les convocations aux assemblées générales, et les comptes rendus de ces assemblées, le bilan hebdomadaire et mensuel de toutes les Compagnies financières et industrielles, des articles raisonnés et des renseignements puisés aux sources les plus authentiques sur leur situation, un article de jurisprudence spéciale, par un de nos premiers avocats, des conseils sur les meilleurs placements à opérer, des correspondances de toutes les places de l'Europe, etc., etc. Il est répondu gratuitement aux demandes de renseignements des abonnés, accompagnées d'un timbre-poste.

On s'abonne en envoyant 2 fr. 40 en timbres-poste ou en un mandat à l'ordre de M. de FONTBOUILLANT, chevalier de la Légion d'Honneur, directeur-gérant du journal, 7, place de la Bourse, à Paris.